Nro. XXX. 117

GAZETTE DE VARSOVIE

SAMEDI, 13 AVRIL 1793.

VARSOVIE, *le 13 Avril.*

DECLARATION.

Les intentions que Sa Majesté l'Impératrice de toutes les Russies, a fait annoncer dans la Déclaration, remise le 7/18 Mai de l'année passée, par Son Ministre à Varsovie, à l'occasion de l'entrée de ses troupes en Pologne, étoient sans contredit faites pour se concilier le suffrage, la déférence, & on peut ajouter la reconnaissance de toute la Nation Polonoise. Cependant l'Europe a vu de quelle maniére elles ont été accueillies & appréciées. Pour frayer à la Confédération de Targowice, le chemin par lequel elle pouvoit parvenir à l'exercice de ses droits & de son pouvoir légitime, il a fallu recourir à la voie des armes, & les auteurs de la révolution du 3 Mai de l'année 1791, & leurs adhérens, n'ont désemparé la lice, à laquelle ils ont provoqué les troupes Russes, qu'après avoir été vaincus par leurs efforts.

Mais si la résistance ouverte a cessé, ce ne fut que pour faire place à des machinations secrettes, dont les ressorts déliés sont d'autant plus dangereux, qu'ils échappent souvent à la vigilance la plus attentive, & même à l'atteinte des loix.

L'esprit de faction & de troubles a poussé de si profondes racines, que ceux qui s'occupent du soin malfaisant de le souffler & de le propager, après avoir échoué dans leurs cabales auprès des Cours étrangères, pour leur rendre suspectes les vues de la Russie, s'attachérent à égarer la multitude, toujours facile à surprendre, & parvinrent à lui faire partager la haine & l'animosité qu'ils ont conçues contre cet Empire, pour les avoir frustrés de leurs coupables espérances. Sans parler de plusieurs faits de notoriété publique, qui constatent les dispositions malveillantes du plus grand nombre des Polonois, il suffit de dire, qu'ils ont su abuser même des principes d'humanité & de modération, auxquels les Généraux & les officiers des armées de l'Impératrice, d'après les ordres exprès qu'ils en avoient, conformoient leur conduite & leurs actions, pour éclater contre eux en toutes sortes d'insultes & de mauvais procédés, au point, que les plus audacieux osoient parler de vêpres Siciliennes, & menacer de leur en faire subir le sort.

Telle est la récompense que ces ennemis de la tranquillité & du bon ordre, que Sa Majesté Imperiale vouloit retablir & assurer dans leur patrie, réservoient à ses généreuses intentions! Qu'on juge par là de la sincérité de l'accession de la plûpart d'entre eux, à la Confédération actuellement existante, ainsi que de la durée & de la solidité de la paix, au dehors & au dedans de la République.

Mais l'Impératrice accoutumée depuis trente ans, à lutter contre les agitations perpétuelles de cet Etat, & confiante dans les moyens que la Providence lui a dispensés, pour contenir dans leurs bornes, les dissentions qui y regnent jusqu'à présent, auroit persévéré dans ses efforts désinteréssés, & continué de laisser dans l'oubli tous les griefs qu'elle a à sa charge, ainsi que les justes prétentions aux quelles ils lui donnent des titres, s'il ne se presentoit des inconvénients d'un genre encore plus grave à redouter. Le délire dénaturé d'un peuple naguéres si florissant, maintenant avili, déchiré, & sur le bord d'un abyme prêt à l'engloutir; au lieu d'être un objet d'effroi pour ces factieux, leur paroit un modèle à imiter. Ils travaillent à introduire dans le sein de la République, cette doctrine infernale, qu'une secte impie, sacrilège & absurde à la fois, a enfantée pour le malheur & la dissolution de toutes les sociétés religieuses, civiles & politiques. D'éja des Clubs affiliés à celui des Jacobins à Paris, sont établis dans la Capitale, ainsi que dans plusieurs provinces de la Pologne; ils distillent leurs poisons en secret, les versent dans les esprits, & les y font fermenter.

L'établissement d'un foyer aussi dangereux pour toutes les Puissances, dont les Etats avoisinent ceux de la République, a du naturellement exciter leur attention. Elles se sont occupées en commun, des mesures les plus propres à étouffer le mal dans sa naissance, & en empêcher la contagion d'arriver jusqu'à leurs propres frontières. Sa Majesté l'Impératrice de toutes les Russies, & Sa Majesté le Roi de Prusse, de l'aveu de Sa Majesté l'Empereur des Romains, n'en ont point reconnu de plus efficaces pour leur sûreté respective, que de resserrer la République de Pologne, dans des limites plus étroites, en lui appréciant une existence & des proportions, qui conviennent mieux à une Puissance intermédiaire, & qui lui facilitent les moyens de se procurer & de se conserver, sans préjudicier à son antique liberté, un gouvernement sage, réglé, & en même tems assez actif, pour prévenir & réprimer tous les désordres & tous les troubles, qui ont si souvent altéré sa propre tranquillité, ainsi que celle de ses voisins. Unies à cet effet par un parfait concert de vues & de principes, Leurs Majestés l'Impératrice de toutes les Russies & le Roi de Prusse, sont intimement persuadées, qu'Elles ne peuvent mieux prévenir la subversion totale, dont la République est menacée à la suite de la discorde qui la divise, & sur-tout de ces opinions monstrueuses & erronnées, qu'on commence à y manifester, qu'en réunissant à leurs Etats respectifs, celles de ses provinces qui y confinent actuellement, & s'en mettant dès ce moment en possession effective, afin de les mettre de bonne heure à couvert des effets funestes de ces mêmes opinions, qu'on cherche à y répandre. Leurs dites Majestés en annonçant à toute la Nation Polonoise en général, le parti ferme & inébranlable, qu'Elles ont pris à cet égard, l'invitent à se rassembler au plutôt en Diète, afin d'y procéder à un réglement amiable par rapport à cet objet, & de concourir à l'intention salutaire qu'Elles ont, de lui assurer désormais, un état de paix imperturbable & de consistance stable & solide. Fait à Grodno ce 29 Mars / 9 Avril 1793.

Jacques de Sievers Ambas: Extraord: & Plénipot: de S. M. Impériale de toutes les Russies.

FRANCE.

Nous avons déjà donné la proclamation publiée à Paris, pour hâter le recrutement; voici celle qu'étoient chargés de répandre, les Commissaires envoyés dans les provinces pour le même objet.

François! „Tel est le malheur d'un peuple qui s'est donné des Rois, qu'il ne peut en secouer le joug, sans entrer en guerre avec les tyrans étrangers. A peine vous proclamâtes votre souveraineté, que l'Empereur & le Roi de Prusse armèrent contre vous. Aujourd'hui que vous avez proclamé la République, tous les despotes ont résolu votre ruine. Ceux qui ne vous ont pas déja forcés à la guerre, ne temporisent peut-être, que pour mieux vous tromper; & il n'est que trop vrai, que la France libre doit lutter seule contre l'Europe esclave. Eh bien! la France triomphera, si sa volonté est ferme & constante. Les peuples sont plus forts que les armées. Ceux qui combattirent pour établir leur indépendance, furent toujours vainqueurs. Rappellez-vous les révolutions de la Suisse, de la Hollande, des Etats-Unis. Les Nations libres trouvent des ressources dans les plus grandes extrémités. Rome réduite au Capitole, ne s'en releve que plus terrible. Voyez ce que vous avez fait vous-mêmes, lorsque les Prussiens ont fouillé votre territoire. Toujours l'enthousiasme de la liberté triomphe du nombre; la fortune sourit à l'audace, & la victoire au courage. Nous en appellons à vous, vainqueurs de Marathon, de Salamine & de Gemmape.“

„République naissante, voilà tes modèles & le présage de tes succès. Tu étois réservée à donner à l'univers, le spectacle le plus étonnant. Jamais cause pareille n'agita les hommes, & ne fut portée au tribunal de la guerre. Il ne s'agit pas de l'intérêt d'un jour, mais de celui des siecles..... de la liberté d'un peuple, mais de celle de tous.... “

„François, que la grandeur de ces idées enflamme ton courage.....Ecrase tous les tyrans, plutôt que de redevenir esclave. Esclave!.... Quoi! des Rois nouveaux s'engraisseroient encore de ton or, de tes sueurs & de ton

sang!.... Des parlemens impitoyables disposeroient à leur gré de ta fortune & de ta vie!.... Un clergé fanatique décimeroit de nouveau tes moissons!.... Une noblesse insolente te fouleroit encore du pied de l'orgueil!.... L'égalité sainte, la liberté sacrée conquises par tant d'efforts, te seroient ravies!.... Ce bel empire, héritage de tes ancêtres, seroit démembré! Quoi! plus de patrie! plus de François!.... & la génération présente seroit destinée à ce comble d'ignominie! Elle auroit à rougir aux yeux de l'Europe & de la patrie! Non, nous disparoitrons de la terre, ou nous y resterons François & indépendans. Allons: que tous les vrais Républicains s'arment pour la patrie; que le fer & l'airain se changent en foudres de guerre, & nos forêts en vaisseaux; que la France, comme on l'a dit, ne soit qu'un camp, & la nation une armée. Que l'artisan quitte son atelier; que le commerçant suspende ses spéculations: il est plus pressant d'acquérir la liberté, que les richesses. Que les campagnes ne retiennent que les bras qui leur sont nécessaires: avant d'améliorer nos champs, il faut les affranchir. Que ceux qui ont quitté leurs drapeaux, rougissent de laisser flétrir leurs lauriers. Que le jeune homme sur-tout vole à la défense de la République. Il est juste qu'il combatte avant le pere de famille. Et vous, meres tendres, épouses sensibles, jeunes Françoises, loin de retenir dans vos bras, les citoyens qui vous sont chers, excitez les à voler à la victoire. Ce n'est plus pour un despote qu'ils vont combattre: c'est pour vous, vos enfans, vos foyers.... Au lieu de pleurer sur leur départ, entonnez comme les Spartiates, des chants d'allégresse; & en attendant leur retour, que vos mains leur préparent des vêtemens, & leur tressent des couronnes. "

„ Amour de la patrie, de la liberté, de la gloire, passions conservatrices des Républiques, source d'héroïsme & de vertus, embrasez les ames.... Jurons tous sur le tombeau de nos peres, & le berceau de nos enfans, jurons par les victimes du 10 Août, par les ossemens de nos frères encore épars dans les campagnes, que nous les vengerons comme eux. "

„ Quant à vous, hommes opulens, qui plus égoïstes que Républicains, ne soupirez qu'après le repos: pour obtenir bientôt la paix, aidez-nous à vaincre. Si amollis par l'oisiveté, vous ne pouvez supporter les fatigues de la guerre, ouvrez vos trésors à l'indigence, & présentez des défenseurs qui vous suppléent. Tandis que vos frères triomphoient dans la Belgique & aux Alpes; qu'aux prises avec les frimats, la faim & la mort, ils gravissoient des montagnes, escaladoient des remparts, vous dormiez dans les bras de la mollesse; & vous refuseriez des secours pécuniaires! L'or est-il donc plus précieux que le sang?..... Si votre civisme ne vous engage pas à des sacrifices, que votre intérêt du moins vous y force. Songez que vos propriétés & votre sureté, dépendent des succès de la guerre. La liberté ne peut périr, sans que la fortune publique soit anéantie, & la France bouleversée. Si l'ennemi triomphe, malheur à ceux qui ont des torts envers leur patrie. Riches, remplissez vos devoirs envers elle, si vous voulez qu'elle soit généreuse envers vous. Trop souvent on n'est victime, que parce qu'on a refusé d'être juste. Quelles que soient nos opinions, notre cause est commune. Nous sommes tous passagers sur le vaisseau de la révolution; il est lancé, il faut qu'il aborde ou qu'il se brise. Nul ne trouvera de planche dans le naufrage. Il n'est qu'un moyen de nous sauver tous: il faut que la masse entière des citoyens forme un colosse puissant, qui debout devant les Nations, saisisse d'un bras exterminateur, le glaive National, & le promenant sur la terre & les mers, renverse les armées & les flottes..... " (*le reste mercredi.*)

Ce ne sont plus seulement les ennemis du dehors que la France a sur les bras. Une véritable guerre civile la déchire au dedans. Un très grand nombre d'émigrés débarqués sur les côtes de France, repandus dans plusieurs départemens, & secondés par ce qu'on appelle *aristocrates*, y présentent une force respectable, que les légions Républicaines commencent à redouter. Ils se sont emparés de plusieurs villes qui leur servent d'entre-pôts; ils ont même des camps retranchés, que défend une artillerie nombreuse. On leur a livré plusieurs combats, où presque toujours ils ont eu le dessus. L'activité infatigable de Beurnonville est enfin parvenu sinon à faire cesser le mal, du-moins à en arrêter les progrès. Si la France échappe à tant de dangers, elle devra ce bonheur inespéré à Beurnonville, à Lebrun & sur-tout à Dumourier.—(Nous donnerons mercredi quelques détails sur cette contre-révolution.)

On lit dans je ne sais quelle gazette, que Beurnonville après avoir donné sa démission, est parti pour aller commander l'armée de la Belgique, à la place des Généraux Dampierre, Lanoue & Stengel, (comme si un seul Général pouvoit en remplacer trois,) & que la Convention a consenti sans peine à son depart, attendu dit le gazetier, qu'il *n'entendoit absolument rien à la gestion du département de la guerre.* La Convention Nationale a pu commettre beaucoup de fautes, personne n'en disconvient; mais du moins n'a-t-elle jamais été assez aveugle, pour se méprendre sur le genre de talens de Beurnonville. Aussi Carra, en demandant que le Ministre donnât les motifs, qui le déterminoient à cette démarche désavouée par l'intérêt public, ajoutoit-il: „ Il a fait beaucoup de bien dans son ministère, il a rétabli la confiance...... Si Beurnonville a éprouvé des dégouts, il faut les connoitre, & le faire cesser; autrement il est à craindre, que nous ne trouvions plus personne pour les places de Ministre......" Danton qui réfuta la motion de Carra, ne dit rien qui tendit à dépriser les opérations de Beurnonville; il ne lui fait qu'un reproche, qui dans les circonstances actuelles est un éloge pour lui. — „ Chacun, dit-il, a reçu de la nature, un genre de talent qui tient à son tempérament. Beurnonville est bon à la tête des armées; il a l'art d'échaufer le soldat, & de maintenir la discipline; mais il porte sa rigidité dans ses bureaux. Il veut le bien, & le veut sans reserve; mais il ne sait pas toujours employer à propos les ménagemens nécessaires. Or le peuple naturellement ombrageux, & sur-tout dans un moment de danger, s'allarme ou s'irrite des propos, qui ne lui semblent pas populaires. —Je ne trouve donc pas étonnant que Beurnonville qui a vaincu plus de cent fois l'ennemi, se trouve, (comme il le dit lui-même dans sa lettre,) déplacé loin des combats, dans un moment sur-tout où l'ennemi nous menace. Je demande donc que la Convention n'exige point de lui les motifs de sa démission. " — On ne voit rien dans tout cela, qui puisse faire supposer que la Convention le regardât comme un homme sans talens, & qui n'entendoit rien aux détails dont il étoit chargé. Au contraire, on sait que tout jusqu'à ses ennemis, lui payent le tribut d'estime auquel il s'est acquis tant de droits, & à la tête de l'armée, & dans le ministère. Les Jacobins eux-mêmes qui le voyent de mauvais œil, parce qu'ils redoutent la fermeté de son caractère, parce que plus d'une fois il leur a fait entendre des vérités assez dures, les Jacobins n'osent diriger ouvertement contre lui, de ces inculpations calomnieuses dont ils noircissent à chacune de leurs séances, tous les autres ministres, les Généraux, & la plupart des membres de la Convention. Aussi Beurnonville a-t-il généralement la réputation d'un homme intègre, franc, ennemi du désordre, du gaspillage, & voulant le bien. Si la Convention avoit plus de Beurnonville, de Lebrun, & moins de Marat, de Roberspierre, elle n'auroit pas reduit la France à cet état d'angoisses, dans lequel des millions d'hommes travaillés par quelques centaines, se tourmentent & s'agitent péniblement depuis quatre années, sans pouvoir en sortir.

Au surplus, il seroit ridicule de croire avec l'auteur en question, que Beurnonville apprenant sa réélection, ait écrit de l'armée: *qu'il acceptoit ce poste, mais qu'il ne pouvoit s'y rendre, que lorsque la campagne seroit entièrement ouverte, & qu'on auroit envoyé un autre Général à sa place, auquel il remettroit le camp dans le meilleur état.* Beurnonville donna sa démission le 13. Le 14. on discuta la question, si l'on exigeroit ou non les motifs de sa démarche. Le 15. nouveau scrutin pour l'élection d'un autre ministre. Les suffrages se réunissent encore en sa faveur, il est nommé une seconde fois. Le 16. il écrit à la Convention, pour lui annoncer qu'il accepte, jusqu'à l'époque où la campagne déja ouverte, auroit pris un caractère plus décidé. Il demande *qu'on lui désigne pour cette époque peu éloignée, un successeur auquel il remettra l'administration & les bureaux, dans le meilleur état que pourront le permettre les circonstances.* Il ajoute même qu'il ne peut venir en personne, parce qu'il vient de recevoir plusieurs dépêches, auxquelles il faut répondre sur le champ. Il n'avoit donc point encore quitté l'administration, & ne pouvoit par conséquent être dans la Belgique. —Cette légère esquisse prouve l'intelligence & la vérité avec laquelle la plupart des feuilles publiques, nous instruisent des événemens qui se succedent avec tant de rapidité en France, & à Paris sur-tout.....

Que Marat soudoyé par le vil & perfide *Egalité*, se déchaine contre les ministres, les Généraux & tous les citoyens, qui sur ce vaste théatre de désordres & de forfaits, conservent encore de l'énergie & des vertus; qu'il préconise & dans ses feuilles, & dans ses discours, l'insurrection, le brigandage & les attentats: quelque révoltante que soit une telle doctrine, elle ne doit pas surprendre de la part d'un homme qui a dépouillé sans pudeur jusqu'aux dehors de la simple décence, qui étoit payé pour faire réussir des projets odieux, & qui ne pouvoit les con-

duire à leur terme, que par des crimes; qui savoit enfin que ce n'étoit qu'à la faveur de cette conduite atroce, qu'il pouvoit mériter les suffrages des Jacobins, effrayer & dominer la Convention, s'assurer non de la saine partie du peuple, qui ne voit dans toutes ces manœuvres, que l'effet cruel de l'ambition la plus outrée, des passions les plus coupables, mais de la vile populace qui se plait au sein de pareils désordres, parce qu'elle y a tout à gagner & rien à perdre..... Mais ce qui doit nous étonner, c'est que ce même Marat, après avoir répété tant de fois, que pour sauver la France, il falloit l'inonder du sang de 2. ou 3 cent mille victimes; après avoir écrit & dit: *La conduite qu'a tenue jusqu'ici la Convention, est unee infamie, je me charge de prouver sa turpitude son imbécillité & sa mauvaise. foi;* après avoir demandé à haute voix, la tête des Girondins, des Brissotins, des Ministres, des Généraux, & sur-tout de Dumourier; que ce Marat, dis-je vienne aujourd'hui prendre le parti de ce brave Général, recommander la paix, déclamer contre les insurrections. Voilà pourtant ce qu'il a fait dans une des dernières séances de la Convention, où quelques pétitionnaires avoient tenté de noircir le Général de la Begique, par les imputations les plus flétrissantes.

.. ..Marat est monté à la tribune: „Je crois Dumourier lié au salut de la République par son propre intérêt, a-t-il dit. C'est moi qui m'éleve contre ceux qui ont proposé de l'amener à votre barre pieds & poings liés. Mais ne vous y trompez pas, ce n'est qu'un fil d'une trame ourdie avec la plus noire perfidie. Je demande que les hommes qui sont à la barre, déclarent leurs complices, car ils en ont dans les sections. Des contre-révolutionnaires se mêlent dans les grouppes, & portent le peuple à des assassinats. Je somme le pétitionnaire de lire la partie de sa pétition, où l'on demande les têtes de Gensonné, Guadet & autres. Je me suis transporté, il y a quelques jours, dans la société patriotique des Cordeliers, pour y prêcher la paix; j'y ai vu quelques hommes suspects, & je vous dénonce un nommé Fournier, qui est un conspirateur. C'est ce même Fournier qui, lors du massacre du champ de Mars, porta le pistolet sur la Fayette, & qui cependant se promenoit sans crainte dans les rues de Paris, tandis qu'on jettoit dans les fers les meilleurs patriotes. "Marat est universellement applaudi. Bourdon déclare qu'il a vu Fournier au milieu de quelques coquins, leur disant: „Si vous m'aviez suivi, j'aurois donné un coup de pistolet à Petion......"

.....Marat lui succede; il vient, dit-il, consoler son peuple. Non, frères & amis, nous ne mourrons pas, mais nous vivrons pour tuer nos ennemis. (Bravo, crie-t-on de toutes parts.) Les premiers auteurs du complot qu'on a dénoncé, sont les Girondins; ne les frappons pas, mais vouons-les à l'infamie; affichons leurs noms dans tous les lieux publics. Marquons-les du sceau de la réprobation: sur-tout point d'insurrection partielle; la volonté du peuple est, il est vrai, la suprême loi; mais il faut comme au 10 Août, que le peuple entier se leve, consacre & légitime l'insurrection. Ne tuez donc point dans ce moment vos ennemis, car les départemens ne sont pas assez éclairés. Mais usez de vos droits; lorsque quelqu'un de ces renégats de la liberté se présente à la tribune, huez-le. (Applaudi.)

Avant lui Isnard avoit dévoilé les manœuvres des aristocrates & Royalistes, qui payés par les puissances étrangères, s'efforçoient d'égarer le peuple, en lui rendant ses représentans odieux, & alloient le porter à une insurrection fatale à la liberté, lorsqu'il a été éclairé par ses magistrats, par la commune de Paris qui est parvenue à déjouer le complot. Isnard s'est livré à des mouvemens oratoires qui ont été généralement applaudis. Il a exprimé avec enthousiasme, le desir de voir tous les membres de la Convention se rallier à la chose publique, en abjurant tout parti & toutes haines. Isnard a inspiré l'enthousiasme qui le transportoit; des acclamations lui ont prouvé que le sentiment du bien public animoit encore tous les cœurs.

Lettre du ministre de la guerre au président de la Convention.

„J'ai reçu du Général Dumourier une lettre (du 17), que j'ai communiquée au comité de défense. Elle m'annonce une désertion considérable, & ce malheur est confirmé par les Commissaires de la Convention dans la Belgique. J'ai pris sur le champ toutes les mesures qui étoient en mon pouvoir, pour arrêter le mal. Les soldats se livrent à des pillages & à des vols continuels, qui nous aliènent l'esprit des habitans, dans un moment où nous avons le plus grand intérêt de les ménager. J'ai donné ordre à la gendarmerie, de poursuivre & de ramener les fuyards. "

„J'ai fait mettre en vigueur les loix militaires & les Cours martiales; mais elles sont insuffisantes. Je regarde comme un objet de la plus haute importance, que la Convention s'occupe de faire des loix militaires pour les tems de guerre. Cette mesure devient de plus en plus urgente; ce moment sur-tout les rend nécessaires, & sans elles point d'armées. "

Autre lettre du ministre de la guerre au Président de la Convention.

„Je communique à la Convention, les lettres & dépêches que je viens de recevoir du Général Dumourier. Quelqu'affligeantes qu'elles soient, elle y verra que la bravoure des soldats François, ne s'est point encore rallentie. "

Lettre du Général Dumourier, de Tirlemont, le 18 Mars.

„C'est avec bien de la douleur, citoyen ministre, que je vous rends compte de l'échec funeste que je viens de recevoir. Vous aurez vu par mes lettres d'hier, que mes pressentimens à cet égard, ne se sont que trop justifiés. Sur la nouvelle que j'ai reçue des dangers de Namur, & de l'approche d'un Corps de près de 10,000 hommes, qui se dirigeoit sur Bruxelles & Louvain, j'ai cru ne pouvoir sauver la chose publique, qu'en dépostant l'ennemi de son camp de Nervinde. J'ai fait un plan d'attaque sur la gauche de l'ennemi. La division du centre attaquoit sur Nervinde, & sa gauche commandée par Miranda & Champmorin, attaquoit sur le village de.... La droite & le centre ont eu quelques succès, quoique l'infanterie se soit repliée deux fois, & qu'elle ait été chassée du village de Nervinde. L'attaque de la gauche a été malheureuse. La retraite s'est faite avec confusion jusque derrière Tirlemont, & peut-être plus loin. "

Le Maréchal de-camp Mielen commandant l'artillerie, a été tué, & deux officiers-généraux ont été blessés dans cette retraite, ou plutôt dans cette fuite. Nous avons perdu beaucoup de monde & plusieurs pieces de canon, dont 3 de 12. J'ignorois cette déroute, & je comptois attaquer demain matin pour completter la victoire, lorsqu'inquiet de ne recevoir aucune nouvelle de Miranda, & entendant murmurer qu'il s'étoit retiré, j'ai quitté à la nuit tombante, la partie victorieuse de l'armée, pour venir savoir des nouvelles de la gauche. Je fus étonné de venir jusqu'à Tirlemont, sans trouver aucun Corps. J'ai donné ordre à Miranda, de reprendre son poste sur les hauteurs de Sainte-Marguerite, pour couvrir la retraite.

„Je vous envoye, citoyen ministre, une lettre de Valence qui a été blessé, & qui vient de partir pour Bruxelles. "

„Je vais reprendre le camp de Louvain, pour couvrir Bruxelles & Malines. Je ne puis vous céler que le mal & la désorganisation sont à leur comble. Je crains les suites funestes de cette retraite, dans un pays dont nous avons soulevé contre nous les habitans, par le pillage & l'indiscipline. Je ferai tout ce que je pourrai, pour sauver l'armée qui m'a témoigné beaucoup de confiance. Je m'en rapporte à son jugement. Je me soumettrai très-franchement à l'examen le plus sévère, & je demanderai moi-même un conseil de guerre, pour juger tout ce que j'ai fait. Trop heureux si le sacrifice de ma vie peut être utile à la liberté; que je la perde en combattant pour la patrie, ou condamné par elle, je ne crains ni les jugemens de mes concitoyens, ni celui de la postérité. "

„Vous jugez que la perte a dû être considérable; elle est au moins de 2000 hommes. Je dois rendre justice au soldat le plus brave de l'univers; mais il manque d'officiers expérimentés. Je propose la suppression du mode d'élection. L'élection ne donne pas les talens, ne commande pas la confiance, n'obtient point la subordination. "

(Signé) *Dumourier.*

Lettre de Valence à Dumourier.

„Général, une forte contusion au bras droit m'empêche de vous écrire moi-même. "

„L'infanterie ayant, comme vous le savez, été repoussée deux fois, j'ai chargé moi-même à la tête de la cavalerie. J'ai percé à travers les ennemis, & j'ai reçu trois coups de sabre sur la tête, dont un, qu'on assure cependant n'être pas mortel, m'a jetté la peau du crâne sur les yeux. Je me rends à Bruxelles, où j'espère apprendre qu'il ne vous est rien arrivé. La droite eût toujours tenu, si la gauche n'eût pas plié. Je conserve l'espérance de vous seconder, si ma blessure me permet encore de vous suivre dans cette campagne. "

(Signé) *Valence.*

Lettre de Dumourier au Lientenant-Général Duval, du 20 Mars.

„En réponse à votre lettre, mon cher Duval, je vous prie de m'envoyer les troupes dont vous me parlez, car elles me seront plus nécessaires qu'à Harville, & j'en ai le plus grand besoin dans ce moment, pour remplacer la désertion de plus de 4000 lâches qui ont abandonné l'ar-

mée, & m'ont arraché des mains une victoire certaine. Avant-hier, j'attaquois les ennemis dans la fameuse plaine de Nervinde; je l'ai battu toute la journée avec ma droite & mon centre. La gauche non-seulement s'est mal battue, mais elle m'a abandonné, & a fui jusque derriere Tirlemont. Heureusement, j'ai retiré la droite & le centre en escarmouchant. La nuit du 19. au 20, ma gauche avoit abandonné sa position. L'ennemi a cru devoir profiter de cette lâcheté, pour m'attaquer par le chemin de Saint-Tron, mais je me suis retiré dans ma première position, derriere Tirlemont. Je ralliai cette même gauche, & notre retraite fut savante. La nuit, j'ai quitté cette position, & j'ai pris celle des hauteurs de Camptiche, où je vais être probablement attaqué." Signé, *Dumourier.*

Le ministre de la guerre a rendu compte d'une dépêche que lui a adressée le Général Custine. Voici la lettre du ministre.

„Citoyen Président, je m'empresse de prévenir la Convention Nationale, que je reçois une lettre du Général Custine, datée du 21 de ce mois, qui rend compte d'un avantage remporté par les troupes de la République, sur les Prussiens. Le Général instruit que les ennemis s'étoient avancés sur le Hundsruck, par le pont de St-Goard & par Rinfeld, de manière à inquietter nos cantonnemens sur la Nahe, & qu'ils avoient attaqué nos avant-postes établis à Bingen, il s'est décidé sur le champ à y faire marcher du renfort, & s'est mis lui-même à la tête des troupes. Les François ont par-tout chassé les Prussiens, qui se sont retirés, en abandonnant les provisions de grains & de fourrages, qu'ils avoient dans leurs différens camps. Deux Compagnies du 7e. bataillon d'Infanterie légère & le bataillon de la Corrèze, se sont particulièrement distingués dans cette affaire. L'artillerie qui a pu agir, l'a fait avec sa supériorité ordinaire, & les troupes de la République ont montré dans cette journée, des preuves nouvelles de valeur & d'intrépidité. Des détachemens de l'armée de la Moselle, qui s'étoient avancés pour soutenir l'attaque de celle du Rhin, ont également repoussé l'ennemi. Le Général Custine a pris après cet avantage, une position en avant de la Nahe, & il s'occupe actuellement de la rendre inattaquable." (*Des rapports Prussiens postérieurs à cette époque, annoncent la défaite des François auprès de Kreutznach, & la prise de cette ville, de Bingen & de Worms.*)....

D'après *l'Etat de la marine de France*, présenté à la Convention dans les premiers jours de Mars, il résulte que les forces navales de cette République, consistent en 197 batimens, dont 86 vaisseaux de ligne de 74. à 90 canons, 64 frégates, 47 corvettes, outre plus de 200 flutes, gabarres, sloops, cutters &c. — Le nombre des Corsaires armés ou en armement, se porte à plus de 2000, dont 1600 déjà employés au commerce, sans compter un grand nombre de batteaux de transport. — Une partie de cette flotte est sortie de Brest, & fait voile aux isles du vent, qui ont reconnu la souveraineté de la métropole. On croit qu'elle y arrivera avant l'escadre Angloise, expédiée pour la même destination.

L'Etat des prises faites sur les Anglois & les Hollandois, tel qu'il a été envoyé à la Convention le 1. Mars, des divers ports de France, montoit déjà à 376 batimens de diverses grandeurs. On estime la valeur de ces prises à plus de 30 millions.

Depuis ce tems on a fait encore un grand nombre de prises. Le journal de Marseille entre-autres, rapporte que le 9 du courant, les six prises suivantes faites par des corsaires Marseillois, sont entrées dans ce port. La première, le vaisseau l'Yorck, parti d'Alexandrie; la seconde, le brigantin le George, parti de Trapano; la troisième, le brigantin l'Alerte, parti de Zante; la quatrieme, le brigantin le Diligent, parti d'Ancone; la cinquieme, le brigantin le Voyageur, parti de Messine; la sixieme enfin, le senaut le Nautulus, parti de Galipoli. Tous ces bâtimens sont Anglois: la plupart d'entre eux avoient de riches cargaisons, qui sont devenues la proie des vainqueurs.

Vienne, du 1 Avril.

Le bruit s'étoit répandu que M. de Kobenzl avoit été disgracié. C'est une de ces nouvelles à la main, qui bien que dépourvues de tout fondement, ne laissent pas que d'avoir un certain cours, & que les nouvellistes comme de raison s'empressent d'accréditer. Aussi est-elle bientôt parvenue jusqu'à Varsovie, & quelques uns de nos politiques de Caffés n'ont pas manqué de batir des systêmes sur cette donnée. Ce qu'il y a de vrai dans tout ceci, c'est que M. de Kobenzl n'a quitté le département des affaires étrangères, que pour passer à celui d'Italie, dont il a la direction en Chef, avec le titre de Chancelier. Il est remplacé par le Baron de Thugut, dont le nom est assez connu de tous les Corps diplomatiques, pour n'avoir pas besoin d'éloges. Nommé Directeur général du bureau des affaires étrangères, il n'a accepté ce poste, que sous la clause expresse qu'il lui fut permis de se conduire en tout, d'après les conseils du Prince de Kaunitz. La facilité, l'air de satisfaction même avec lequel S. M. J. a consenti à cette demande, prouve d'une manière non équivoque, l'estime qu'Elle a conservée pour son ancien Ministre. — Le Baron de Spilmann quitte aussi la Chancellerie d'Etat, & jusqu'ici il n'est encore promu à aucune autre place, mais on présume avec raison, qu'il sera dédommagé par une mission honorable, dans quelque Cour étrangère.

Londres, du 19 Mars.

Dans les quatre dernières gazettes de la Cour, on a annoncé 50 banqueroutes. C'est un sujet bien triste de réflexion, sur-tout lorsque l'on considère que nous ne sommes encore qu'au commencement de la guerre.

Seize banqueroutes viennent d'éclater à Bristol & Liverpool. — M. Hope le plus riche banquier de l'Europe, a placé 400 mille liv: sterl: dans les fonds d'Angleterre. C'est ce qui a fait pendant quelque temps, hausser les effets. Il est clair que M. Hope a meilleure opinion de nos fonds, que de notre alliance avec les Hollandois.

Isle de Jersey, du 20 Mars.

Il est arrivé il y a quelques jours, tant dans cette ile que dans celle de Guernesey, dix-huit bâtimens de transport chargés de troupes & d'armes. On annonce que l'on va tenter une descente sur les côtes de France. Beaucoup d'émigrés y sont déjà passés, & il y en passe continuellement. Il y en a encore plus de huit mille dans cette ile, qui n'attendent qu'un moment favorable pour rentrer dans leur pays.

Bruxelles, du 29 Mars.

Le Général Dumourier avoit quitté l'uniforme de Général, à la bataille qu'il a livrée près Tirlemont; & vêtu d'un habit de garde National, il se méloit parmi les soldats, pour les encourager par son exemple. Dans cette bataille meurtrière, le Général Guiscard a été tué; Château-Renaud, aide-de-camp de Valence, a été blessé; Jaubert, autre aide-de-camp, & l'Adjudant-général Daurent, se trouvent perdus; ce qui fait présumer qu'ils ont été tués tous les deux.

Depuis quelques jours, l'on ramene une grande quantité de volontaires, qui après la levée du siége de Maestricht, avoient abandonné leurs drapeaux pour retourner en France.

Nous n'ajouterons rien aux rapports que nous avons donnés dans nos précédens Nos. sur les opérations des armées, du 15 Mars au 18. non plus qu'aux détails qu'on a lus dans notre dernière feuille, sur les diverses rencontres qui se sont succédées depuis le 18. jusqu'au 25. d'autant que ni les rapports des Camps, qui sont peu circonstanciés, ni les lettres ministérielles ne nous donnent d'éclaircissemens ultérieurs. Nous observerons seulement, que malgré tous les encouragemens & de paroles & d'exemple, du Général Dumourier, malgré le courage intrépide avec lequel il a combattu pendant toute cette campagne, & qui lui ont mérité les éloges & l'estime de ses ennemis mêmes, il n'a pu tout au plus que prévenir une déroute totale, qui sans lui auroit infailliblement eu lieu. Du reste, il est contraint non-obstant tous ses efforts, d'abandonner la Belgique, après avoir fait rendre en dépit des Jacobins, aux habitans de ces provinces, de Bruxelles sur-tout, la justice à laquelle ils avoient droit, & que sans lui ils n'eussent jamais obtenue. Sa mémoire sera chère aux Belges, autant que le nom François y sera en exécration. — Il a adressé à la Convention Nationale, une lettre dictée par le désespoir, mais dans le fait marquée au coin du vrai patriotisme. Il lui reproche sans ménagement ses travers, ses méprises, son faux civisme, & sur-tout l'inconséquence de sa conduite à l'égard des Belges, dont on a aliéné les cœurs, par des procédés révoltans & contraires à l'intérêt de la France. Il finit par lui dire: *que jamais il ne subira le joug de vils brigands, de coupables désorganisateurs.* Nous parlerons plus amplement de cette lettre dans la feuille de mercredi. — La prise de Bruxelles & de Mons se confirme. Sans doute il en a été de même de toutes les autres villes, qui abandonnées par Dumourier, n'auront pu resister aux armes des Autrichiens, d'autant plus que les braves *soldats de la liberté* s'enfuyent, non plus par centaines, comme autre-fois, mais par milliers. Dumourier s'en plaint lui-même dans les lettres que nous donnons aujourd'hui, ainsi que les Commissaires dans la leur, que nous remettons à l'ordinaire prochain. — Il paroit aussi qu'excepté Breda, toutes les forteresses de la Hollande étoient évacuées avant la fin de Mars. Les troupes Françoises stationnées aux environs de Maestricht, ont toutes pris la fuite. Quelques centaines de ces fuyards ont été arrêtés sur la route, & reconduits à l'armée de Dumourier, d'où probablement ils s'échapperont de même.